

De si beaux cadavres :

réflexions sur les soins de conservation des morts

Marc Antoine Berthod*

« In its way, rotting is interesting too, as we will see. It's just that there are other ways to spend your time as a cadaver.¹ »

Mary Roach (2003 : 10)

La mort n'a pas besoin d'être ennuyeuse nous dit la journaliste Mary Roach (2003) dans son ouvrage *Stiff. The Curious Life of Human Cadavers* [Macchabée. La curieuse vie des cadavres humains]. Dans un langage frais et plein d'humour, Roach relate en effet les multiples situations où les morts trouvent à se rendre utiles : des cadavres ont, par exemple, testé la première guillotine ; ils ont été disséqués par des cohortes d'étudiants qui, à leur contact, ont pu développer leurs connaissances anatomiques ; ils ont bravé et supporté coups, tensions et autres chocs pour aider les chercheurs à mesurer la résistance de la boîte crânienne lors de crash tests ; ils ont encore guidé archéologues, médecins légistes et criminologues dans leurs reconstitutions. Ces défunts ressemblent – comme l'auteur s'amuse à le souligner – à des « super héros » car ils sont capables d'endurer n'importe quoi : le feu, un impact de balle, une décapitation².

Dans son état des lieux de l'usage des morts, Roach ne cherche pas à commenter le traitement « social » des défunts. Intéressée par ce qui se passe *au-delà* des funérailles, elle tend plutôt à mettre en évidence la valeur instrumentale de ces dépouilles qui, tombées en quelque sorte dans l'anonymat, ne retourneront plus jamais dans leurs familles. Les exemples fournis relèvent en effet de contextes scientifiques, éducatifs ou juridiques où les liens affectifs entre les morts et les personnes qui travaillent « avec » eux sont a priori inexistantes ; ils concernent des trai-

* Visiting Scholar, Department of Anthropology, The Graduate Center, City University of New York.

1. « D'une certaine manière, pourrir est également intéressant, comme nous le verrons. C'est juste qu'il existe d'autres façons de passer son temps en tant que cadavre » [ma trad. de l'anglais].

2. Roach a mené son enquête aux États-Unis, dans les instituts universitaires, les centres funéraires et les multiples laboratoires de recherche où la présence (tout ou partie) de cadavres s'inscrit dans le bon fonctionnement de leurs activités.

tements difficiles à concevoir pour les proches, ces derniers étant par ailleurs la plupart du temps légalement exclus des lieux où les cadavres sont instrumentalisés.

Parmi ces destinées post-mortem, souvent surprenantes, parfois confondantes, Roach dépeint notamment celle des embaumés. Sur la base d'observations réalisées au « San Francisco College of Mortuary Science », elle montre comment deux étudiants mettent en pratique leurs connaissances théoriques de l'embaumement [*embalming*] – connu en France sous le terme de thanatopraxie ou soins de conservation – sur un cadavre légué à la science, dont l'utilisation revêt, pour l'occasion, une valeur éducative. Tout en reconnaissant cette valeur, je ferais remarquer que la pratique de l'embaumement diffère toutefois des autres exemples présentés par Roach car les morts ainsi traités ne disparaissent en principe pas dans des laboratoires de recherche ou dans des centres de formation. Au contraire, ces défunts retournent dans leurs familles ; ils sont même exhibés dans l'espace public, le temps de la veillée funèbre.

À mon sens, ce retour momentané du cadavre en tant que « personne » dans son réseau social – ce qui n'est pas le cas par exemple des « corps plastinés » préparés par l'anatomiste allemand Günther von Hagens et exposés au grand public³ – nous oblige à questionner non seulement l'utilité, mais également la pertinence culturelle de ce traitement funéraire à connotation scientifique, effectué par des spécialistes diplômés d'universités dans des salles que les proches ne fréquentent pas.

C'est dans cette perspective que je présente ici l'étude d'un embaumement, observé lors d'une recherche de terrain effectuée à Puerto Rico, un territoire des Caraïbes politiquement dépendant des États-Unis. J'y avais suivi une équipe de pompes funèbres, active dans le *Barrio Obrero* – littéralement le « quartier ouvrier » – de la capitale, San Juan⁴. Ayant eu l'opportunité d'assister avec cette équipe à la prise en charge de certains morts et à leurs embaumements, ainsi qu'à leur veillée funèbre et à leurs funérailles, je souhaite exposer la nature des soins de conservation, sans chercher pour autant à reconstituer le contexte ethnographique de mon étude. Dans cet article, mon objectif se limite en effet à formuler quelques commentaires et réflexions sur la

3. L'exposition intitulée *Körperwelten* ou *Bodyworlds* [Les mondes du corps] met en scène une série anonyme de cadavres traités par « plastination », un procédé anatomique qui recourt à la chimie des polymères pour conserver les corps ou certaines de leurs parties. Cette exposition circule à travers le monde depuis 1996 ; en une décade, elle a attiré plus de dix-sept millions de spectateurs. Le site Internet officiel de l'exposition fournit de plus amples informations en la matière et propose quelques illustrations : www.bodyworlds.com [page consultée le 10 décembre 2005].

4. Cette étude s'inscrit dans le cadre d'une recherche ethnographique financée par le Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique. Menée en 2004 et en 2005, elle porte sur les enjeux identitaires que vivent les migrants portoricains établis à New York lorsque ces derniers sont confrontés à la mort d'un proche (Berthod : 2006).

pratique contemporaine de l'embaumement en partant d'un cas précis, en l'occurrence celui d'un cadavre autopsié auparavant dans l'institut de pathologie de la métropole portoricaine⁵.

Ouverture

Le défunt, entièrement dévêtu, repose sur l'une des deux tables de travail de la salle d'embaumement. Une étiquette d'identification, outre celles de l'orteil et des chevilles, est attachée à son bras droit; trois cathéters sont restés fichés dans sa cuisse gauche. Muni de gants chirurgicaux, José – l'embaumeur – rince tout d'abord le cadavre. A l'aide d'un scalpel, il effectue ensuite une incision en forme de Y en partant de chaque épaule vers le nombril et ouvre ainsi le corps pour en sortir les viscères et les organes qui, à la suite de l'autopsie, ont tous été placés – avec le cerveau et la langue d'ailleurs – dans un sac en plastique rouge à l'intérieur de la cage thoracique. José les prend un par un et les nettoie sous un petit filet d'eau avant de les mettre dans un autre sac, au fond d'un récipient; une forte odeur se dégage lorsque l'embaumeur perce avec une pointe en métal les intestins qu'il tient dans sa main, l'air et tous les résidus alimentaires pouvant de cette façon s'évacuer, non sans maculer quelque peu sa blouse. L'arrière du crâne est à son tour découpé; la calotte est alors retournée sur le visage du mort pour que l'intérieur de la tête, déjà vide, puisse également être lavé.

Durant toute la procédure, José sourit en observant mes incessants va-et-vient entre la salle d'embaumement et celle du dépôt de matériel funéraire qui la jouxte. Je me tiens en effet debout sur le seuil de la porte, à trois mètres environ de la scène, ce qui me permet de détourner de temps à autre mon regard fasciné par ce corps morcelé et béant, voire de quitter momentanément la pièce : j'assiste à mon premier embaumement⁶. Je me garde ainsi d'avancer trop près du mort ou, plus abstraitement peut-être, de la mort et de son décor. Avec ses catelles blanches, la salle d'embaumement ressemble d'ailleurs à un laboratoire d'hôpital : au plafond, un gros ventilateur produit un bruit suffisant pour couvrir les airs de musique classique diffusés par la radio de la pièce d'à côté; à l'entrée sur la gauche, les emballages d'un repas de fast-food trônent dans la poubelle, empilés sur des déchets de tissus, des habits de défunts et divers matériaux utilisés lors des embaumements.

Grande d'environ cinq mètres carrés, cette salle comprend aussi deux lavabos, une armoire pour les produits de maquillage, cinq à six bidons en plastique; les deux appareils – des « Porti-boy » – servant à injecter la solution chimique pour restaurer la constitution du défunt

5. Je tiens à préciser que l'embaumement des cadavres n'ayant pas subi d'autopsie diffère sur certains aspects de celui que je décris dans ce texte.

6. Voir les articles de Godeau (1993) ou de Segal (1988) pour une réflexion plus détaillée sur les attitudes des étudiants en médecine face au cadavre lors de leur première dissection.

sont fixés dans le mur me faisant face, auquel sont également accrochés un crucifix et une horloge. Enfin, à côté du mort, sur la deuxième table de travail, le cadavre encore habillé d'une femme âgée d'une septantaine d'années attend de subir le même sort : ses deux mains jointes sont attachées par un ruban comme pour lui donner une certaine contenance dans l'attente.

José déroule maintenant un colimaçon de ouate et l'introduit dans la bouche du défunt avec une pince ; il y bourre deux morceaux d'environ quinze centimètres chacun, ce qui permet de restituer la physionomie du visage et de tenir la mâchoire. Puis il verse un litre de solution chimique – essentiellement composée de formol, de glycérine, de sulfate de magnésium, de chlorure de sodium, de colorants – dans le cylindre en verre de l'un des « Porti-boy » ; il y ajoute cinq à six litres d'eau tirés du robinet. Avant d'enclencher la pompe qui permet de réguler le débit, José fixe l'embout du tube de l'appareil à la carotide sectionnée du cadavre. L'embaumement à proprement parler peut ainsi démarrer : les liquides de préservation circulent dans les artères et remplacent le sang qui s'écoule le long du corps sur la table de travail avant de disparaître dans une canalisation spécifique.

Lors de ce processus, José frictionne les oreilles du mort, soulève une paupière et tâte les joues pour contrôler le durcissement du visage. Il masse chaque membre avec du savon liquide pour améliorer la circulation de la solution chimique ; il gratte la terre encore incrustée sous les ongles des mains qui, noircies par du sang coagulé, rosissent à nouveau. José met ensuite le tube du « Porti-boy » sur un trocart, une tige métallique tranchante longue d'un bon mètre qu'il enfonce vigoureusement dans les jambes et les bras – le cadavre bouge et menace parfois de tomber de la table de travail – afin de réaliser le traitement hypodermique. Par ce procédé, les membres gonflent et durcissent à vue d'œil car le formol n'est plus injecté dans les artères mais directement dans les tissus. Il faut enfin s'occuper des cavités corporelles ; José vide à cet effet une nouvelle bouteille de solution chimique dans le sac des organes qu'il remue soigneusement et referme avant de le remettre dans la cage thoracique, toujours grand ouverte.

Réglementation

Vers vingt heures, le téléphone sonne. Étant à présent seul dans l'entreprise funéraire, José interrompt son travail d'embaumement pour répondre à l'appel d'une nouvelle famille endeuillée ; il en profite pour fumer une cigarette. Dans cette île des Caraïbes, la loi n'oblige pas d'embaumer les morts. Les agences de pompes funèbres ont néanmoins le droit d'en exiger la réalisation si la famille souhaite un *viewing*, à savoir le fait de garder le cercueil ouvert lors de la veillée funèbre qui se tient dans l'une des chapelles ardentes de la *funeraria* (centre funéraire, équivalent du *funeral home* américain) ou, en de plus rares occasions, à la maison du défunt.

Selon Ramón Vazquez⁷, directeur d'une agence de pompes funèbres et ancien professeur à l'école d'embaumeurs de San Juan, cette pratique de conservation des corps serait apparue dans les années 1930 à Puerto Rico. Auparavant, même si les corps étaient parfois disposés sur de la glace pour retarder leur décomposition le temps de la visite mortuaire, ils étaient enterrés le plus rapidement possible. Ce n'est que durant la deuxième moitié du vingtième siècle que les embaumements sont véritablement entrés dans les mœurs avec la mise sur pied, en 1962, de la première école de sciences mortuaires et la création, cinq ans plus tard, de la *Junta Examinadora de Embalsamadores*, un comité nommé par le gouvernement portoricain pour réglementer cette pratique et certifier les personnes qui l'exercent.

Suscitant de nouvelles vocations; ces deux instruments politique et éducatif ont permis de doter chaque municipalité de professionnels dont le rapport au cadavre est fortement conditionné par un savoir-faire technique et anatomique qui n'a cessé d'être amélioré jusqu'à ce jour. Ces nouveaux professionnels ont contribué à la généralisation des embaumements; ceux-ci concerneraient actuellement plus de 90 % des individus décédés à Puerto Rico, les autres défunts étant généralement incinérés ou inhumés selon les préceptes religieux – juifs et musulmans notamment – qui interdisent d'embaumer les morts.

Il est à souligner que l'adoption généralisée de la pratique de l'embaumement à Puerto Rico ne s'est pas faite sans critiques. Quelques articles de presse⁸ avaient en effet alerté le public sur le fait que les coûts funéraires avaient considérablement augmenté avec la professionnalisation du mourir. Les plus virulentes de ces critiques ont été formulées dans un pamphlet rédigé par Manuel Mendez Saavedra (1972); ce pamphlet, qui rappelle l'ouvrage polémique de Jessica Mitford (2000) publié pour la première fois aux États-Unis en 1963, dénonçait surtout le manque de supervision gouvernementale des centres funéraires qui, libres de leurs actions, auraient exagérément tiré profit des situations de deuil.

Saavedra estimait par ailleurs que trop d'embaumements illégaux étaient réalisés dans les foyers des défunts et se plaignait du niveau de corruption qui existait chez certains employés de pompes funèbres, ces derniers n'hésitant pas à soudoyer le personnel hospitalier pour être les premiers avertis d'un décès. En bref, l'auteur condamnait la « farce commerciale » mise sur pied par l'industrie funéraire pour faire sa place sur le marché de la mort. Sans remettre fondamentalement en question la pratique de l'embaumement à Puerto Rico, ses critiques ont

7. Entretien personnel du 12 mars 2004.

8. Dans le quotidien portoricain *El Mundo*, on trouve notamment les articles suivants : « El alto costo de la muerte [Le coût élevé de la mort] », publié en trois parties dans les éditions du 4, 5 et 8 octobre 1963; « Qué Mucho Cuesta Morirse! [Qu'il est cher de mourir] », édition du 10 août 1968; « Alega Es Caro Morir En Caguas [On dit qu'il est cher de mourir à Caguas] », édition du 22 novembre 1970.

trouvé un certain écho auprès des politiciens qui ont, depuis lors, consolidé les réglementations dans tous les secteurs de cette industrie.

Scellés

Lorsqu'il retourne dans la salle d'embaumement, José doit s'assurer qu'aucun fluide corporel ne s'écoulera durant les prochaines heures, voire les prochains jours ; le cas échéant, le processus de décomposition reprendrait ses droits avec le risque d'endommager l'apparence revigorée du mort et de tacher les broderies du cercueil. C'est pourquoi, à l'aide d'un petit tube, l'embaumeur aspire les poches de sang encore logées dans la cage thoracique et le crâne ; il éponge ensuite l'intérieur et l'extérieur du corps avec de la ouate avant de saupoudrer un mélange chimique préservatif contenant des substances boiseuses – semblables en cela à de la sciure – sous la peau et le scalp, entre les côtes et sur toutes les lésions corporelles.

En lieu et place du cerveau, José remplit la boîte crânienne du défunt avec une épaisse masse de coton ; il en introduit aussi dans les narines, qui restent encore humides après le décès, dans le thorax et autour du sac qui contient les organes. Les yeux, les oreilles et l'anus n'ont quant à eux pas besoin d'être rendus hermétiques, rien n'étant censé s'écouler à la condition toutefois que ces orifices n'aient pas été endommagés ; cela peut notamment arriver en cas de mort par balles⁹, comme le précise mon interlocuteur en bouchant les petits trous laissés dans la peau par les drains avec des taquets en plastique de couleur chair. Les jambes, dont l'une a été cassée lors de l'accident qui a provoqué le décès, sont ensuite emballées dans un sac-poubelle noir, fermement scotché pour prévenir tout écoulement tandis que les bras sont recouverts d'un film plastique transparent.

Pour terminer, José recoud le défunt en tirant la peau du ventre, rendue élastique par l'injection de formol. Il commence la suture à la hauteur du nombril, en descendant jusqu'au sexe avant de remonter vers les épaules. De la poudre, du gel soignant et une bande de coton sont enfin appliqués sur la cicatrice afin d'absorber les éventuels résidus liquides. L'embaumeur recoud également la calotte, retendant par la même occasion la peau du visage qui, jusqu'à cet instant, gardait l'apparence déformée d'un masque en caoutchouc. Il rince enfin le mort, le roulant sur le côté gauche pour lui nettoyer le dos, l'arrière des bras et des jambes. Une fois propre, le cadavre est gratifié d'une légère tape – presque amicale – de José qui, en guise de touche finale, met quelques points de colle entre les lèvres et sous chaque paupière. Le cadavre est si hermétique désormais que même l'âme ne pourrait plus s'en échapper !

9. Le nombre d'homicides à Puerto Rico est élevé. Pour s'en faire l'écho, la presse publie parfois un « Box Score de Asesinatos », tableau des meurtres comptabilisés sur une semaine ou une partie de l'année (voir par exemple l'édition du 23 mai 2005 du quotidien *El Nuevo Día*) !

Justifications

José aime le travail bien fait et met beaucoup d'application à la réalisation de sa tâche ; il affirme recevoir régulièrement les compliments des endeuillés qui apprécient l'air paisible et rajeuni que dégagent les chers disparus embaumés. C'est que José a acquis une solide expérience des soins de conservation : tout en me montrant sous l'armoire à pharmacie le nombre impressionnant de fiches relatives aux défunts qu'il a embaumés ces derniers mois, il évalue à plusieurs milliers le nombre de cadavres dont il s'est déjà occupé au cours de ses dix-sept années de carrière. Embaumer est devenu pour lui une routine basée sur une technologie partiellement médicale et de solides connaissances anatomiques. Et s'il devait justifier cette routine – l'embaumeur s'étonne lorsque je lui dis que cette pratique est peu courante en Europe et que les morts que j'ai vus (en Suisse du moins) présentaient tous les stigmates de leur condition¹⁰ – il avancerait trois arguments : hygiéniste, pratique et psychologique.

Aujourd'hui, ces arguments sont communément utilisés pour défendre la nécessité des soins de conservation. Ils n'ont toutefois pas toujours été pertinents. Sur un plan historique en effet, ce sont d'abord des raisons de santé publique et de transport qui ont sous-tendu le développement des embaumements sous leur forme moderne, aux États-Unis tout au moins. Durant la Guerre Civile, entre 1861 et 1865, ceux-ci ont suscité l'attention du public car ils permettaient de freiner la décomposition des soldats morts au combat en vue de leur rapatriement dans leur famille (Roach 2003 ; Laderman 2003). Ils répondaient ainsi à un souci pratique qui s'est retrouvé dans toutes les guerres ultérieures.

Les soins de conservation ne se sont pourtant généralisés qu'à la suite de la création d'associations de pompes funèbres professionnelles, au tournant du vingtième siècle. Afin d'assurer leur pérennité et leur succès, ces associations ont fait valoir des arguments de santé publique, relayant ainsi les discours hygiénistes¹¹ centrés sur la nécessité de contrôler, rationaliser et prévenir tout problème sanitaire dans sa globalité, en disciplinant les corps notamment (Foucault 1975). Ces discours avaient d'ailleurs déjà servi à réformer différents secteurs institutionnels, celui des cimetières par exemple, déplacés en périphérie des villes dès la deuxième moitié du dix-neuvième siècle (Sloane 1991).

10. Selon l'Association Française d'Information Funéraire, les soins de conservation sont interdits – sauf dérogation pour des motifs de transport – ou inappliqués, en Belgique, au Danemark, en Hollande, au Luxembourg et dans les Pays scandinaves (www.afif.asso.fr/francais/conseils/conseil38.html [page consultée le 8 décembre 2005]). Dans d'autres pays par contre, ils rencontrent un succès grandissant, en Espagne ou en France notamment. Le taux de soins de conservation pratiqués dans ce dernier pays avoisinerait déjà les 40% (Marette et Hanus 1998).

11. Au XIX^e siècle, l'hygiénisme est la conjugaison des discours sur l'hygiène véhiculés par les institutions médicales et ceux tenus par la bourgeoisie sur la propreté. Pour une discussion des enjeux liés à l'émergence d'un « nouvel hygiénisme » actuellement, voir en particulier Matthey et Walter (2005).

Les embaumeurs ont de plus tiré parti du combat mené par les médecins pour obtenir le droit de disséquer les cadavres. L'acquisition d'un tel droit a été déterminante pour le développement du savoir anatomique, ce qui a permis au corps médical de constituer son identité professionnelle et d'asseoir son prestige, comme l'a très bien montré Michael Sappol (2002). En cherchant à définir leur pratique dans l'orbite médicale, les embaumeurs sont ainsi progressivement parvenus à légitimer le bien-fondé des nouvelles techniques de préservation des corps et à en faire l'un des éléments phares d'une industrie florissante sur tout le territoire nord-américain.

L'argument psychologique n'a quant à lui été utilisé qu'à partir des années 1940, une fois bien acceptées les valeurs hygiénistes et levées les résistances à l'encontre de la mutilation des corps, très vivement exprimées une soixantaine d'années auparavant lors d'intenses débats sur la légalité des autopsies. Comme le signale l'historien Gary Laderman (2003), c'est à partir de cette période que les *funeral directors* ont défendu et diffusé l'idée selon laquelle l'embaumement était le moyen le plus approprié pour atténuer le « choc traumatisant » produit par la vue du cadavre d'un proche et faciliter ainsi le travail de deuil. Cet argument est devenu le plus commun des trois pour défendre l'utilité de ces soins de conservation.

Parallèlement à ces justifications, il convient de mentionner l'importance du facteur culturel pour expliquer la très large acceptation de cette pratique par l'opinion publique américaine. Selon l'anthropologue Clara Saraiva, qui a comparé les traitements funéraires des *funeral directors* américains avec ceux des fossoyeurs portugais, une certaine maîtrise de la mort serait en effet recherchée avec l'embaumement : « Dans la société occidentale contemporaine la conception d'une mort idéale et bien contrôlée est structurée par les notions de pureté et de propreté, associées à l'ostentation de la réussite économique et sociale [...], et c'est aux États-Unis que ces notions sont le plus prégnantes » (1993 : 98). Saraiva défend par conséquent l'idée qu'embaumer les défunts répond à un désir de contrôler la dimension « polluante » des cadavres en créant une image épurée, voire idéalisée, de la mort ; cela permet du même coup de contenir l'horreur que peut susciter l'idée de décomposition.

En promouvant les soins de conservation, les pompes funèbres ont donc bel et bien répondu à une attente des endeuillés. Il faut néanmoins souligner qu'elles ont réussi à les faire paraître obligatoires alors qu'aucune loi ne les exige¹². Ce sentiment d'obligation provient à mon sens de l'étiquette « scientifique » que les pompes funèbres ont accolé à leur

12. A la suite d'une décision de la *Federal Trade Commission* prise en 1984, les entreprises de pompes funèbres doivent informer les endeuillés que les soins de conservation ne sont pas requis par la loi ; dès 1994, elles ont de plus eu l'obligation de demander l'autorisation des proches avant de les pratiquer. Malgré cela, le 25 % des familles dont un proche a été embaumé rapporte ne jamais avoir été consulté, selon un sondage réalisé en 1999 par l'AARP [Association for the Advancement of Retired Persons] dans son *Funeral and Burial Planners Survey Summary Report*.

métier; le terme de « science mortuaire » [mortuary science] apparaît d'ailleurs dans la plupart des cursus américains de formation à la thanatopraxie. Cette catégorisation – que les embaumeurs citent volontiers lorsqu'ils commentent leurs choix de carrière ou s'expriment sur les rapports qu'ils entretiennent avec les morts – a certainement facilité l'acceptation des soins de conservation auprès du public. Elle a en tout cas permis de ne pas les rejeter.

Esthétique

Avant de maquiller et d'habiller le défunt avec les vêtements fournis par la famille, José doit encore restaurer une plaie à l'arcade sourcilière. Il troque donc ses instruments de chirurgien pour un peigne, une brosse, des ciseaux et des pinceaux qu'il met dans la poche frontale de sa blouse. L'embaumeur étale tout d'abord de la cire à modeler sur la blessure avec une spatule en métal. Puis il met un peu de vaseline et une épaisse couche de fond de teint qu'il répartit au pinceau sur tout le visage en prenant soin d'harmoniser le mieux possible les produits de maquillage avec la couleur de peau du défunt.

José taille ensuite les sourcils qu'il rabat vers l'extérieur du visage avec ses doigts. Il essuie délicatement la tête avec un tissu, égalise les surfaces et unifie les coloris à la houppette, puis sèche les cheveux courts et crépus du cadavre avant de les broser énergiquement et de les enduire de mousse coiffante à la noix de coco. Enfin, il souffle délicatement sur le visage, tout juste parfumé, pour en ôter l'excédent de poudre cosmétique. Cela fait, il ne lui reste plus qu'à habiller le mort. José lui met des sous-vêtements et des chaussettes blanches, un pantalon noir; pour couvrir le torse, il découpe le dos d'une chemise blanche qu'il enfle par les manches avant d'arranger le col, évitant de cette manière de lourdes et difficiles manipulations pour une personne seule. Ne portant ni veste, ni ceinture, ni souliers, les mains jointes sur le ventre, le défunt est maintenant prêt à être mis en bière.

A la suite de ce traitement tout à la fois technique et cosmétique, les signes de la décomposition du cadavre ont été effacés, gommés. Si le défunt regagne ainsi son apparence de vivant, il ne faut pas en déduire pour autant que l'esthétique recherchée par les soins de conservation relève d'un déni de la mort, ni qu'elle traduise un interdit social qui frapperait tout signe d'extériorisation de la mort et du deuil dans les sociétés occidentales, comme l'ont par exemple défendu Geoffrey Gorer (1963) ou Philippe Ariès (1975). En effet, le but d'un embaumement n'est pas d'escamoter la mort; il consiste plutôt à créer les conditions nécessaires à la présentation du cadavre dans un espace public où la mort est visible sans ambiguïté, attestée en permanence par tout l'at-trail funéraire, l'immobilité du corps et la gravité de la situation.

Il faut par ailleurs rappeler que la préservation d'un corps par thanatopraxie n'est que temporaire. Comme l'a bien souligné l'anthropologue Louis-Vincent Thomas, « ce n'est pas la mort que l'on supprime, mais

les stades premiers de la thanatomorphose que l'on suspend, au moins pour la durée du rituel funéraire » (1997 : 49). Les soins de conservation doivent donc être considérés comme l'une des nombreuses modalités de toilette funéraire que les vivants ont de tout temps effectuées sur leurs morts. Ils diffèrent néanmoins des procédés d'embaumement ou de momification archaïques qui visaient « la conservation théoriquement définitive de quelques morts privilégiés » (1975 : 269).

Selon Thomas, l'esthétique mortuaire obtenue par thanatopraxie dédramatiserait la situation de perte : « Elle permet à la mélancolie du deuil de s'installer avec un minimum d'angoisse et de répugnance » (1997 : 50). Loin de réfuter l'argument psychologique communément avancé par les *funeral directors*, il pense que l'exposition de défunts embaumés favorise la catharsis ; à ses yeux, l'apparence lisse et avenante du visage du mort, son air paisible et endormi faciliteraient en effet l'expression des émotions, les endeuillés pouvant toucher le cadavre ou l'embrasser sans la gêne de la putréfaction.

L'anthropologue n'accepte cependant pas sans réserve les soins de conservation. Il se méfie de l'image idéalisée qu'un tel traitement peut produire chez les vivants. Cette idéalisation enlèverait à la mort son identité et empêcherait les proches de vivre pleinement le sentiment de rupture qui sert à engager le processus de deuil. Thomas redoute en outre l'ostentation des cadavres qui peut se traduire par un maquillage excessif ou la mise en scène « mièvre et écœurante » (1975 : 271) de certaines veillées funèbres orchestrée par les *funeral directors*. Pour éviter que les embaumeurs ne travestissent les morts, il insiste sur la nécessité d'intégrer la thanatopraxie à un ensemble de gestes et de rituels qui feraient sens pour tous les acteurs concernés : seule une telle intégration permettrait de faire de l'embaumement quelque chose d'autre qu'un acte technique et commercial dicté par les services de pompes funèbres.

À mon sens, la tendance à personnaliser l'exhibition des morts embaumés témoigne de cette intégration. Cela permet d'éviter que les embaumeurs n'endossent seuls la responsabilité de fixer ultimement l'identité des défunts. De nombreuses familles collaborent ainsi à la présentation de leurs proches décédés ; elles demandent par exemple aux employés des pompes funèbres d'ornez les cadavres d'objets ou de vêtements leur ayant appartenu. Dès lors, il n'est pas rare de voir un mort porter ses lunettes de lecture, sa casquette ou son jean préférés lorsqu'il repose dans son cercueil¹³. D'une certaine façon, ces person-

13. La mise en valeur des morts peut être particulièrement soignée. Dans l'édition du 16 février 2004 du *New York Times*, un article d'Alan Feuer – intitulé « Bringing back the dead » – évoque l'importance de l'esthétisme dans les embaumements réalisés par Isaiah Owens dans un centre funéraire d'Harlem. Ce *funeral director* cherche à embellir les défunts en les habillant conformément à leur personnalité. Avec l'accord des familles, certains de « ses » défunts ont été photographiés par Elizabeth Heyert. Voir le lien suivant pour quelques reproductions de son œuvre : <http://houkgallery.com/heyert-travellers/heyert.html> [page consultée le 10 décembre 2005].

nalisations post-mortem donnent aux familles la possibilité de se réapproprier le défunt, une fois les traitements de préservation et de restauration réalisés.

Je considère que ces personnalisations témoignent d'un droit de regard des familles sur l'expertise des embaumeurs. Elles reflètent peut-être aussi la volonté des endeuillés de rendre plus significative une pratique funéraire mise au point avant tout par les professionnels de la mort. Dans cette optique, la participation – même très relative – des proches à la présentation du défunt permettrait « d'inaugurer une nouvelle liturgie de la mort, redonnant au corps ses lettres de noblesses » comme le souhaitait Thomas (1997 : 52).

Je tiens à relever néanmoins qu'un aspect des soins de conservation restera toujours l'apanage des embaumeurs : le traitement intrusif et violent réalisé sur les défunts avant leur embellissement. La violence des soins de conservation n'est pas gênante pour les morts, on en conviendra, mais plutôt pour les proches qui sont tenus à l'écart des salles d'embaumement. C'est ce contrôle des pompes funèbres sur la préparation des cadavres qui doit nous interpeller.

Il ne s'agit pas de remettre en cause le savoir-faire des embaumeurs ni de reprocher à ces derniers de s'occuper des défunts à la place des familles ou de s'y substituer. Dans les sociétés industrielles, les centres funéraires sont au contraire d'autant plus nécessaires que le nombre de morts augmente continuellement ; ce nombre risquera même de poser des problèmes d'urbanisme et de prise en charge institutionnelle dans les années à venir, obligeant ainsi les milieux concernés à s'adapter et à proposer de nouvelles modalités funéraires, ce que soutient par exemple Laderman (2003).

S'il paraît donc clair que les soins de conservation des cadavres resteront une affaire de spécialistes, j'insiste simplement sur le fait que de tels soins ne sont justement qu'une affaire de spécialistes. Les règlements limitent drastiquement la possibilité d'assister aux embaumements, puisque toute personne non licenciée est – en principe – exclue de la salle d'embaumement, à l'exception du parent immédiat qui peut légalement assister aux soins de conservation. Ce dernier doit néanmoins signer une décharge (Cahill 1999). Et dans les rares cas où une telle demande a été formulée, les embaumeurs que j'ai interviewés affirment être toujours parvenus à dissuader la personne.

Ces règlements ne servent pas qu'à protéger les intérêts corporatistes des pompes funèbres ; ils visent aussi à préserver les endeuillés du choc psychologique que ces derniers risqueraient de subir en assistant à l'embaumement d'un être cher. Pourtant, cette mesure protectrice n'est guère nécessaire. Dans l'immense majorité des cas en effet, les proches ne manifestent pas le désir d'assister – et encore moins de participer – aux soins de conservation de leurs chers disparus, ceux de leur mère ou de leur fils par exemple. À la suite de mes descriptions, la majorité des

lecteurs ne le souhaiteraient probablement pas non plus. Pour ma part, si j'ai pu observer l'embaumement de personnes que je ne connaissais pas, je crois ne pas pouvoir le supporter s'il devait être réalisé sur l'un de mes proches.

Cette incapacité d'assumer une participation – réelle ou imaginaire – à l'embaumement d'un proche indique que le traitement subi par le cadavre demeure plus répugnant que le cadavre lui-même. Autrement dit, la crainte du traitement précède celle du cadavre et s'y superpose, de telle sorte que les endeuillés doivent refouler le processus qui sous-tend l'esthétisme apaisant du défunt embaumé pour se réapproprier ce dernier en tant que « personne » le temps des funérailles¹⁴. Cette superposition est nettement moins marquée lors des traitements funéraires faiblement intrusifs auxquels participent parfois les proches (Heilman 2001).

Ne pas assumer complètement les soins de conservation des cadavres témoigne finalement du décalage existant entre le désir de rendre hommage à un mort dont la plus belle apparence lui a été restituée et le rejet des modalités pratiques, souvent perçues comme « nécessaires et obligatoires » d'ailleurs, mises en œuvre pour réaliser ce désir. Un tel décalage se corrigerait si disparaissait la répulsion – celle des non-spécialistes du moins – relative à la technique funéraire qui transforme les dépouilles en des êtres hybrides composés de substances chimiques, de coton et autres substituts plastiques. Je doute cependant que nous soyons prêts à légitimer sans restriction le traitement subi par nos morts lors d'embaumements réalisés en solitaire par des professionnels généralement dévoués et consciencieux. Dans l'intervalle, je me plais donc à penser que la thanatopraxie reste une vanité funéraire.

Épilogue

Le lendemain matin, je retrouve le défunt embaumé dans le centre funéraire du *Barrio Obrero*, prêt à retourner dans l'espace public pour y être veillé. Auparavant, José tourne autour du cadavre et s'assure qu'aucune marque ou tache indésirable n'échappe à son observation ; que les cheveux restent bien coiffés ; que les lèvres ne s'ouvrent pas. Il dépose ensuite le mort sur un chariot avec l'aide d'un collègue et l'emporte dans la pièce d'à côté pour le mettre en bière¹⁵. L'embaumeur cale la tête sur un coussin, puis accroche un crucifix sur la partie supérieure du cercueil. Il sort un pinceau pour effectuer quelques retouches et

14. Chamberlain et Parker (2001) rappellent que certains anatomistes et humanistes, dès la fin du XVIII^e siècle, ont développé une approche résolument pragmatique à l'égard des cadavres. Ils citent l'exemple notoire de Jeremy Bentham qui, dans son testament du 30 mai 1832, a exprimé la volonté d'être disséqué, embaumé puis exposé pour le bénéfice de la science. Ainsi, Bentham a longtemps été exhibé dans un corridor de l'University College of London, avant d'être remplacé par une réplique de cire.

15. Un employé des pompes funèbres m'a une fois demandé si j'avais déjà été dans un cercueil. À mon étonnement, il a répondu qu'il y faisait très chaud. Si cette chaleur ne pose aucun problème de confort pour le mort, elle risque de modifier son apparence ou de faire couler son maquillage.

couvre les pieds du défunt avec du tissu; il ajoute encore un peu de fond de teint sur les mains, dans lesquelles vient d'être placé un chapellet. José peut désormais fermer le cercueil et présenter le mort à sa famille.

BIBLIOGRAPHIE

- Ariès Ph. *Essais sur l'histoire de la mort en Occident, du Moyen Âge à nos jours*. Paris : Seuil; 1975.
- Berthod M. Expérience migratoire et identité dans la mort transnationale : les défunts portoricains rapatriés de New York. *Canadian Journal of Latin American and Caribbean Studies* 2006; 31 (61) : 145-68.
- Cahill S. E. Emotional Capital and Professional Socialization : The Case of Mortuary Science Students (and Me). *Social Psychology Quarterly* 1999; 62 (2) : 101-16.
- Chamberlain A. et Parker M. P. *Earthly Remains. The History and Science of Preserved Human Bodies*. London : The British Museum Press; 2001.
- Foucault M. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris : Gallimard; 1975.
- Godeau E. « Dans un amphithéâtre... » La fréquentation des morts dans la formation des médecins. *Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique* 1993; (20) : 82-96.
- Gorer G. (1955) The Pornography of Death. In *Death, Grief and Mourning*. New York : Double Day and Company; 1965. p.192-99.
- Heilman S. *When a Jew Dies. The Ethnography of a Bereaved Son*. Berkeley : University of California Press; 2001.
- Laderman G. *Rest in Peace. A Cultural History of Death and the Funeral Home in Twentieth-Century America*. New York : Oxford University Press; 2003.
- Marette J, Hanus M. Comment les familles s'occupent-elles des cadavres? In : Déchaux JH, Hanus M, Jésus F. (Eds), *Les familles face à la mort. Entre privatisation et resocialisation de la mort*. Paris : L'Esprit du Temps; 1998. p.205-16.
- Matthey L, Walther O. Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une "new middle class". *www.articulo.ch - revue post-disciplinaire en ligne* 2005; (1) : <http://www.articulo.ch/hygiénisme.html> [consulté le 10 décembre 2005].
- Mitford J. (1963) *The American Way of Death Revisited*. New York : Vintage Books; 2000.
- Roach M. *Stiff. The Curious Lives of Human Cadavers*. New York : W.W. Norton and Company; 2003.
- Saavedra MM. *Lo que cuesta morir en Puerto Rico. Rio Piedras* : Ediciones Puerto; 1972.
- Sappol M. *A Traffic of Dead Bodies. Anatomy and Embodied Social Identity in Nineteenth-Century America*. Princeton : Princeton University Press; 2002.
- Saraiva C. Le mort maquillé. « Funeral directors » américains et fossoyeurs portugais. *Terrain. Carnets du patrimoine ethnologique* 1993; (20) : 97-108.
- Segal DA. A Patient So Dead : American Students and Their Cadavers. *Anthropological Quarterly* 1988; 61 (1) : 17-25.
- Sloane DC. *The Last Great Necessity. Cemeteries in American History*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press; 1991.

Avec les morts - *De si beaux cadavres*

Thomas LV. Le renouveau de la mort. In : Cornillot P, Hanus M. (Eds), *Parlons de la mort et du deuil*. Paris : Editions Frison-Roche ; 1997. p.31-75.

Thomas LV. *Anthropologie de la mort*. Paris : Payot ; 1975.

RÉSUMÉ

De si beaux cadavres : réflexions sur les soins de conservation des morts

Les entreprises de pompes funèbres de l'île de Puerto Rico, un territoire des Caraïbes dépendant politiquement du gouvernement américain, peuvent exiger des familles endeuillées l'embaumement de leurs morts si elles désirent garder le cercueil ouvert lors de la veillée funèbre. Au travers d'une description détaillée de ce processus qu'est l'embaumement, mon article questionne précisément la pertinence de cette exigence ; il retrace également l'histoire et l'évolution des soins de conservation dans ce contexte insulaire et, plus généralement, aux États-Unis. Il met enfin en évidence l'ambivalence que vivent les proches à l'égard de ce traitement esthétisant de leurs défunts, puisque ceux-là, même s'ils apprécient l'air paisible qui est conféré aux morts, n'assument pas – et surtout répugnent – la technique mise en œuvre pour y parvenir.

Mots-clés :

Embaumement, soins de conservation, toilette funéraire, anthropologie, étude de cas, Puerto Rico, États-Unis.

ABSTRACT

Such beautiful corpses : reflections on the embalming of the dead

The funeral directors of the Island of Puerto Rico, a Caribbean dependency of the American government, may require of the grieving families the embalming of their dead if they wish to keep the coffin open during the time of death-watch. Through detailed description of the embalming process, my article questions the relevance of this requirement ; it also recalls the history and the evolution of this funerary practice in the insular context and, more generally, in the United States. It highlights the ambivalence lived by close relatives regarding this aesthetic treatment of the dead, who, even though they appreciate the peaceful aspect conferred onto the deceased, do not assume – and are especially repelled by – the technique used to restore such an aspect.

Key Words :

Embalming, restorative Art, corpses lay out, anthropology, case Study, Puerto Rico, United States.

RESUMEN

Cadáveres tan lindos : reflexiones sobre el embalsamamiento de los muertos

Las funerarias de la isla de Puerto Rico, un territorio del Caribe que depende políticamente del gobierno americano, pueden exigir de las familias de luto que embalsamen a sus muertos si quieren dejar el ataúd abierto durante el velorio. Describiendo con detalles este proceso de embalsamamiento, mi artículo cuestiona la pertinencia de esta exigencia ; él retraza también la historia y el desarrollo de esta práctica funeraria en el contexto insular y, más ampliamente, en los Estados Unidos. Él subraya por fin la ambivalencia que viven los familiares con respecto a este estetizante tratamiento, como ellos, aun respetan el aspecto tranquilo del muerto, no asumen – y van hasta repulsar – la técnica que permite tal restauración.

Palabras claves :

Embalsamamiento, arte restaurativo, funeraria, antropología, estudio de caso, Puerto Rico, Estados Unidos.